

**Revue Agone 33 - « Le syndicalisme et ses armes » (parution Septembre 2005)
Conférence à la librairie l'Odeur du temps à Marseille le 23 septembre 2005
Présentation de Charles Jacquier**

<http://atheles.org/agone/revueagone/agone33/>

Après cette présentation des grèves de 1955 à Nantes et Saint-Nazaire, analyse fine et précise d'un conflit social considéré jusqu'à aujourd'hui comme emblématique, je voudrais brièvement vous proposer quelques remarques pour conclure.

Le syndicalisme fait partie de ces objets d'étude dont la familiarité trompeuse cache une vraie difficulté à l'aborder. Aujourd'hui, tout commentaire sur le syndicalisme ne peut manquer de commencer par évoquer les multiples aspects, ainsi que les raisons, de sa crise à laquelle tous les commentaires font référence depuis la fin des années soixante-dix.

Récemment, un article s'est essayé à la présenter selon le point de vue d'un patron, d'un politicien, d'un bureaucrate syndical, d'un sociologue, d'un salarié, d'un gauchiste, d'un syndicaliste de base, d'un libertaire. Si, bien sûr, le point de vue varie, il est toujours néanmoins classé sous la même rubrique. En caricaturant à peine, les deux points de vue extrêmes sont celui d'un patron pour qui le syndicalisme doit être, au mieux, un outil d'encadrement de la force de travail et de maintien de la paix sociale, au pire, un empêcheur intolérable de profiter entre privilégiés ; et celui d'un militant ultra-gauche pour qui le syndicalisme est partout et toujours un instrument de collaboration de classe et de trahison des travailleurs. Cela n'aide évidemment guère à caractériser des situations complexes dans des contextes historiques différents.

Avant tout, il faut toujours garder à l'esprit que la conception du syndicalisme affirmée dans la Charte d'Amiens affirme la double besogne du syndicalisme : les revendications quotidiennes et la transformation de la société (l'abolition du salariat). Dans le langage du Père Peinard, cela donne : " Ça prendrait une drôle de tournure si les groupes corporatifs étaient farcis de fistons marioles ayant une haine carabinée pour les patrons et les gouvernants. Des gars qui ne se désintéressent pas de la lutte au jour le jour, si mesquine qu'elle paraisse, comprenant que c'est la vie actuelle et que s'en isoler est malsain. Des gars qui ne regardent pas comme des couillonades indignes d'eux de fourrer leur grain de sel dans les grèves et dans toutes les chamailleries s'élevant entre ouvriers et patrons, mais actuellement faisant converger tous leurs actes, même les plus petiots vers le but à atteindre : la mise en route de la sociale libertaire. "

Aujourd'hui où ladite mise en route se fait encore attendre, l'on préfère parler comme J-P Levaray la "véritable ambiguïté" du syndicalisme : " Nous militons pour l'amélioration du sort humain [...] et nous sommes amenés à participer à toutes ces réunions qui bouffent notre temps, donnant à certains un sentiment de puissance, à d'autres celui de faire partie du sérail." (p. 206)

Revenons aux origines du syndicalisme français d'avant 1914 et interrogeons-nous sur ce qu'il est devenu jusqu'à aujourd'hui en suivant un fil rouge qui le fait passer de l'action directe théorisé par un Emile Pouget prônant le sabotage et la grève générale jusqu'à sa légalisation et son institutionnalisation de plus en plus marquée au fil des années. Quels étaient les principales les grands thèmes du S-R :

— Condamnation sans appel de la société capitaliste (rôle de l'Etat : destruction et non

conquête).

- Rejet de l'Etat : volonté de rester totalement indépendants
- Rejet du politique : exaltation du syndicat par rapport au parti
- Méthodes de lutte du syndicat sont différentes de celles du parti
- Exaltation de l'action directe : “ Elle signifie que la classe ouvrière, en réaction constante contre le milieu actuel, n'attend rien des hommes, des puissances ou des forces extérieures, mais qu'elle crée ses propres conditions de lutte et puise en soi ses moyens d'action. ” Les Bourses du travail en sont un moyen en offrant aux travailleurs des services sociaux, culturels et éducatifs dans la perspective d'un changement radical de société.

Trois moyens d'action : le sabotage, le boycottage, la grève comme gymnastique révolutionnaire. Un mythe mobilisateur : la grève générale.

Aujourd'hui, le syndicat dit représentatif n'est plus qu'un “partenaire social” qui accompagne avec plus ou moins de bonne volonté le recul des droits sociaux. Ce qui s'est perdu c'est l'idée de l'autonomie ouvrière, centrale dans le syndicalisme d'avant 14. Le syndicalisme des origines, mais aussi les travailleurs eux-mêmes avec les occupations des lieux de production en 1936 comme en 1968, ont su inventer à tel ou tel moment les armes adéquates à leur combat ; des armes qu'il convient non seulement de récupérer et d'aiguiser, mais aussi d'adapter aux conditions présentes.

Pourtant, cette mise en perspective, aussi indispensable et nécessaire qu'elle soit, comporte toutefois un danger pour se confronter aux problèmes du présent, c'est la tentation récurrente du : “ c'était mieux avant ! ” qui mythifie le passé pour mieux souligner l'impuissance présente. Or l'histoire du syndicalisme, comme celle du mouvement ouvrier, est faite d'une succession de crises, de scissions, d'échecs, de ruptures qui pèsent sur le long terme. Elle est tout sauf un long fleuve tranquille dont il ne s'agirait que de retrouver le cours pour trouver la solution-miracle de l'émancipation sociale. A quelle époque pensez-vous que l'on ait écrit : “Le 1^{er} Mai, tel qu'on le fête aujourd'hui, ne dit plus rien, ne signifie rien. Cette manifestation [...] aujourd'hui amène un sourire sur les lèvres de nos éternels contempteurs. ... Hier on faisait des révolutions, aujourd'hui des processions. [...] À quoi bon manifester dans la rue si l'on doit en arriver à cette fin ? ” Si l'on pense être en présence d'une réflexion désabusée sur un 1^{er} mai récent, ce n'est pas du tout le cas : ces remarques pessimistes datent de 1895 — les événements de Chicago datent de 1886 — à propos d'une manifestation qui allait être durant plus d'un siècle l'un des deux principaux symboles, avec le drapeau rouge, du mouvement ouvrier international.

Il faudrait alors s'interroger sur la problématique rapport au passé du mouvement syndical qui, y compris, pour ses minorités agissantes, n'a pas su construire un rapport à sa propre tradition et à son histoire suffisamment vivant et critique et sur ses impensés, par exemple la notion d'une mission historique du prolétariat ou celle de la neutralité de la technique. Ce n'est pas seulement le partage des richesses qui est en question mais leur origine, leur utilité, les conditions de leur production — en un mot la nature de la société — que le mouvement syndical doit remettre en question s'il veut retrouver le rôle central qui fut le sien au début du XX^e siècle.